

Le château de la Fortune

Texte de Sara Cone Bryant

Traduit par Élisée Escande

Par un matin de printemps, juste comme le soleil venait de se lever, deux voyageurs se mirent en route. Ils étaient tous les deux jeunes, beaux et forts. L'un se nommait Indolent, et l'autre, Actif.

Comme les rayons du soleil éclairaient les collines, ils illuminèrent les tours d'un grand château perché sur la plus haute des montagnes, tout au bout de l'horizon. C'était un magnifique palais, avec des tours de marbre blanc, et des fenêtres dorées, étincelantes comme du cristal. Les deux jeunes gens l'admiraient et auraient bien voulu y parvenir.

Sur la route, ils aperçurent comme un grand papillon d'or et d'argent qui s'avavançait vers eux, et, quand il fut plus près, ils reconnurent que ce n'était pas un papillon, mais une belle femme, vêtue de vêtements flottants, aussi fins qu'une toile d'araignée et tout brillants, et portant sur la tête une couronne si étincelante qu'on ne savait pas si c'étaient des diamants ou des gouttes de rosée. Elle se tenait debout sur une grosse boule en or, qui roulait avec elle, rapide comme le vent.

En passant devant les deux jeunes gens, elle les regarda en souriant :

— Suivez-moi ! dit-elle.

Indolent s'assit sur l'herbe avec un soupir.

— Elle en parle bien à son aise ! dit-il.

Mais son camarade courut après la dame et saisit le bord de sa robe flottante.

— Qui êtes-vous, et où allez-vous ? demanda-t-il.

— Je suis la Fortune, dit la fée, et, là-bas, c'est mon château. Vous pourrez y arriver aujourd'hui même, si vous ne perdez pas de temps en route. Si vous y arrivez avant le dernier coup de minuit, je vous y recevrai, et je serai votre amie. Mais, une seconde après minuit, il sera trop tard. Et, dégageant sa robe, elle reprit sa course et fut bientôt hors de vue.

Actif retourna vers son ami, et lui raconta ce que la Fortune avait dit.

— Cette idée ! fit Indolent. Si encore nous avions un cheval ! Mais à pied ! Non, merci.

— Alors, adieu ! dit son ami, je pars.

Et il se mit en route d'un bon pas, les yeux fixés sur le château de la Fortune.

Indolent s'étendit dans l'herbe, et lança un regard vers les tours de marbre blanc.

— Si seulement j'avais un bon cheval ! soupira-t-il.

Juste à ce moment, il sentit un souffle chaud sur son épaule et entendit un hennissement. Il se retourna, et vit un joli cheval bai, tout sellé et bridé.

— Allons ! dit le jeune homme. La chance vient souvent sans qu'on y pense.

Et, en un instant, il fut sur le dos du cheval et prit la route du château de la Fortune. Le petit cheval trottait bien et Indolent ne tarda pas à dépasser son ami qui marchait tranquillement, d'un pas régulier.

— Quatre jambes valent mieux que deux ! lui cria Indolent, mais Actif fit seulement un signe de tête et continua son chemin sans s'arrêter.

Le cheval trottait toujours et, vers midi, les tours de marbre semblaient beaucoup plus rapprochées. À midi sonnant, le cheval se détourna de la grande route, entra dans une clairière, et s'arrêta.

— Sage animal, dit son cavalier, **chi va piano va sano**. Il faut user de tout avec modération. Je vais suivre ton exemple et me reposer un peu.

Il descendit de cheval, et s'assit sur la mousse, le dos appuyé contre un arbre. Il avait des provisions dans sa musette et il mangea et but tranquillement. Puis, se sentant le cerveau un peu engourdi, il s'étendit sous un arbre et se couvrit le visage de son chapeau. « Un petit sommeil ne me fera pas de mal, pensa-t-il, j'irai plus vite ensuite. »

Et il dormit. Il dormit comme les sept dormants, et fit un rêve magnifique. Il rêvait qu'il était entré dans le château de la Fortune, et que dame Fortune elle – même le recevait avec de grands honneurs. On lui offrait un souper splendide, et une belle musique se faisait entendre, pendant qu'on tirait un feu d'artifice en son honneur. La musique le réveilla. Il s'assit en se frottant les yeux, et voici !... le feu d'artifice n'était que les derniers rayons du soleil couchant, et la musique la voix de son camarade passant sur la route en chantant.

— Grand temps de repartir, dit Indolent en se levant et il chercha des yeux son joli cheval. Mais plus de cheval ! La seule chose vivante près de lui était un vieil âne gris et pelé. Le jeune homme appela, siffla, mais aucun cheval n'apparut. À la fin, il y renonça, et, puisqu'il n'avait rien de mieux à faire, il enfourcha le vieil âne gris et partit.

L'âne allait lentement et ses os étaient durs, mais cela valait mieux que d'aller à pied, et graduellement Indolent vit les tours du château se rapprocher.

La nuit tombait, et les fenêtres du palais s'illuminaient l'une après l'autre. Le vieil âne allait de plus en plus lentement ; il butait, il tremblait, et, enfin, au beau milieu d'une forêt sombre, il s'arrêta court. Ni paroles ni coups ne purent le décider à avancer, et au moment où Indolent levait la main de nouveau, l'âne donna une ruade, et crac ! voilà le jeune homme par terre. Il resta là quelques minutes en grognant. Comme il aurait préféré se trouver dans un bon lit, avec des draps fins et une chaude couverture ! Cela lui rappela que le château de la Fortune ne devait plus être bien éloigné. Il se releva et chercha son âne. Point d'âne, nulle part.

Indolent se traîna tout autour de l'endroit où il était tombé, s'écorchant les mains sur les pierres et déchirant sa figure aux épines, mais il ne retrouva pas son âne. Il aurait bien aimé se rendormir si les hurlements des loups ne lui en avaient ôté l'envie. À force de chercher, il heurta quelque chose qui ressemblait à une selle ; il se hissa dessus, et l'animal se mit à marcher.

Il lui semblait plus petit que l'âne, et, en le montant, il sentit que ses jambes frottaient contre quelque chose de gluant, mais il ne pouvait rien voir, il faisait trop sombre. Il allait sauter à terre, quand il entendit l'horloge du château sonner onze heures. Il avait juste le temps d'atteindre le portail avant minuit, et il secoua les rênes.

L'animal n'avait pas l'air féroce, et le siège était si élevé par-dessus qu'on pouvait s'y appuyer commodément, mais comme il allait lentement ! bien plus lentement que l'âne ! Après bien des détours, Indolent se trouva hors de la forêt, et devant lui, tout près,

brillaient les lumières du château. Un rayon tomba juste sur la monture du jeune homme, et il vit que c'était... un gigantesque escargot !

Un frisson de dégoût courut dans les veines d'Indolent, et il aurait sauté à bas de l'horrible bête, si le premier coup de minuit n'avait pas sonné.

Le jeune homme enfonça ses talons dans les flancs de l'escargot pour le faire courir. Instantanément, l'escargot rentra sa tête, s'enferma dans sa coquille, et laissa Indolent assis par terre, furieux. L'horloge sonna le second coup. Si Indolent s'était mis à courir, il aurait encore pu atteindre le château, mais, au lieu de cela, il commença à crier : « Une monture ! une monture ! N'importe quoi pour monter dessus et arriver au château ! »

L'horloge sonna le troisième coup. Quelque chose de sombre passa à côté d'Indolent avec un bruit de ferraille. Indolent sauta sur le dos de l'animal, un drôle de dos plat et rugueux. Comme il s'asseyait, il vit les portes du château s'ouvrir, et son camarade Actif reçut par dame Fortune elle-même.

L'horloge sonna le quatrième coup, et le nouveau coursier commença à bouger. Le cinquième coup... il avança d'un pas ; le sixième... il s'arrêta ; le septième... il commença à marcher à reculons. Indolent cria, hurla, frappa, mais l'animal marchait toujours à reculons. Et l'horloge frappa le huitième coup. La lune sortit des nuages, et Indolent vit qu'il était monté sur... un énorme crabe !

Une à une, les lumières du château s'éteignirent. Neuf !... le crabe allait à reculons. Dix !... toujours à reculons. Onze !... Douze !... Les portes du château se fermèrent avec un bruit de tonnerre et le crabe s'arrêta. Le château de la Fortune et ses plaisirs étaient perdus pour Indolent.

Ce qui advint de lui et de son crabe, personne ne le sut, et personne ne s'en inquiéta. Mais Actif fut reçu par Dame Fortune dans son palais aussi longtemps qu'il lui plut d'y rester. Elle demeura toujours son amie, tant qu'il vécut.

D'après l'allemand. Der Faule und der Fleissige, par ROBERT REINICK